

André Valcke

Du bébé de la guerre 1944
au sauveteur puni
par des petits « H » de l'ombre



Préface

L'essentiel de ma vie active, s'est déroulée au sein d'une caserne.

Celle-ci, n'était pas militaire. Il s'agissait d'une caserne de pompiers.

Comme toutes les casernes, elle était (et l'est sans doute toujours), composée d'effectifs de tous caractères, obédiences, défauts et qualités.

Elle était un microcosme.

Ses composants furent, un jour, qualifiés de « primaires ».

Si ce terme désigne des gens dont le métier consiste à sauver des vies, je m'en glorifie.

S'il désigne ceux qui manquent d'instruction, j'en assume l'attribution. Il le sera peut-être constaté après la lecture du présent livre.

J'aurai cependant le plaisir de faire connaître, ou mieux, partager mon vécu.

Le style que vous lirez correspond à mon personnage : franc, direct, parfois cru, mais toujours sincère.

Je vous remercie d'entamer la lecture de ce livre, en espérant que vous le lirez jusqu'à la fin... Cela peut vous arriver !



Huile sur toile des chasseurs d'étoiles

Autobiographie 1944-2004

Ce documentaire, est basé : sur le courage et le dévouement pendant soixante ans d'une vie parsemée d'épreuves et de changement que je veux faire partager en développant des histoires réelles, d'espièglerie, de travail, de malchances, de souffrances, de sports et de loisirs !

Dès l'âge de vingt-cinq ans après ma rentrée chez les pompiers de Braine-l'Alleud, je lance : le vélo, le badminton, le football, en jouant une quarantaine de matches par saison avec le brillant Capitaine d'équipe, Richard Van G. ; ancien joueur de division trois à Braine-l'Alleud.

Je pratique un entraînement cycliste en été en parcourant des dizaines de millier de kilomètres, pour améliorer ma condition physique lors d'interventions. Je participe aux compétitions en service public, en plus de celles des « pompiers » en Flandre en Wallonie et au « Grand prix Geoffrey », en : « pompiers internationaux » à Lyon France, avec le Lieutenant Gaston VANROY qui fait troisième dans sa catégorie des plus de trente-cinq ans, sur nonante partants ! Un homme exemplaire admirable et valeureux ! Ne le dite à personne : c'est moi qui lui ai fait prendre le goût au vélo en 1970.

Au moment où j'écris ce livre, il en fait toujours à quatre-vingt ans ! Encore bonne route Gaston. Pour ma part je me suis classé dixième sur trente-quatre partants, en catégorie des moins de 35 ans.

Après plus de vingt années de football, je pratique le mini foot en salle pendant sept ans, organisés avec la persévérance et la volonté inébranlable de François Goss. Cette passion s'arrête à quarante-neuf ans...

Je fais aussi de la balle pelote pendant une saison avec la « Barrière de Braine », nous avons été champions cette année-là avec Daniel Minne.

Tout ça : combiné avec douze ans de cabotage à la voile en Manche, avec la participation à trois régates en équipages à Nieuport, nous sommes classés deuxième dans chaque épreuve.

Suite à une erreur médicale de plus dans la famille (angine de poitrine), j'abandonne mon bateau « Etap 28 » en 1990.

Je me tourne alors vers U.L.M. Baisity après un baptême de l'air, je mords ! J'accomplis vingt-cinq heures de cours théoriques suivi d'examens, quarante heures de pratique et j'obtiens le brevet de Pilote, « U.L.M ». Je vole cent vingt heures en biplan « MISTRAL » trois axes et quelques heures en « D.P.M » (Delta pendulaire motorisé). Je me suis dirigé tout naturellement vers l'aviation générale, dans une des écoles à l'aéroport B.S.C.A (Brussel Shout Charleroi Air port) de Gosselies chez « New CAG ». Après avoir raté deux fois l'examen théorique de pilote privé chez les Flamands, de l'Administration Aéronautique à Bruxelles ! Après avoir fait quarante-cinq heures de vol comme élève pilote sur « CESNA 150 », à Charleroi. Je m'oriente alors vers la licence française à la base militaire de Reins Champagne Ardennes. Après un examen théorique réussi avec nonante huit pour cent des points et à nouveau quarante-cinq heures de vol sur « Cesna 150 » à Maubeuge, toujours comme élève pilote de monsieur Pâque. Après un examen en vol de quatre heures dix-huit minutes, avec un examinateur français à Marc-en-Barœul : j'obtiens la licence française "TT" (tous type) de pilote privé d'avions après deux ans et huit mois ; envers et contre les jaloux de la hiérarchie cabalistique 1975/1994 à la caserne des pompiers de Braine-l'Alleud ! En effet les petits « H » de l'ombre préfèrent consentir aux magouilles, malversations en tous genres ; caisse noire "guêpes", caisse sombre "extincteurs", détournement de budget et j'en passe...

Portrait de famille

Je suis le deuxième d'une famille nombreuse de cinq enfants : Lucien, né en 1942, moi en 1944, Gilbert en 1946, Francine en 1947, Jacques en 1952 et en 1954 un frère de six kg trois cents, mort à la naissance dans le passage, parce que des infirmières n'ont pas prévenu le gynécologue ! C'était la panique à bord paraît-il !

Mon père était terrassier et maçon d'entretien à la B&N « Brugeoise & Nivelles ». Il a travaillé pendant trente-cinq ans dans cette boîte et a été mis

à la retraite sans fioriture, sans un mot de remerciement. Bravo les patrons !

Quelques copains lui offre un fauteuil que je suis allé chercher à l'usine avec ma voiture.

Sur les lieux de travail c'est morose, il n'y a qu'une poignée de quatre ou cinq ouvriers qui se sont arrêtés quelques minutes, entre les locomotives en construction pour prendre un verre de bière avec lui. Et puis, salut Basta !

Hélas ! Rien n'a changé, même dans la « Grande famille » de la fonction publique, j'en sais quelque chose et Gaston Vanroy aussi !

Ma mère était ménagère et avait beaucoup de mal à élevé ses cinq marmots.

Mon père, heureusement avait beaucoup de courage, il faisait les poses de nuit en hiver à l'usine pour maintenir les fours à température. Quand, il revenait à la maison, combien de fois ne l'avons-nous pas vu gelé en rentrant avec son vieux vélo ! Il se mettait de longues minutes loin du poêle à charbon en tapant des mains et des pieds, pour éviter un réchauffement trop brutal. Il est arrivé quelques fois, qu'il pleure à cause de la douleur ; ce spectacle est triste à voir pour nous...

Au printemps et en automne, il reprend son boulot de terrassier maçon, toujours à la « B&N ». Pour joindre les deux bouts, il revient de Nivelles après la journée avec sa bécane par tous les temps, pour rejoindre un champ, sur la commune d'Ophain B.S.I. au lieu-dit Saint-Antoine ou à la Justice par exemple. Je le rejoins après l'école tous les jours, week-end compris, jusqu'aux environ de vingt et une heures trente ou vingt-deux heures.

Il entreprend les saisons de betteraves chaque année en mars/avril, pour les taper à distance et moi je les démarie à quatre pattes.

En Octobre/Novembre c'est l'arrachage ; je coupe les verts et prends chaque betterave dans mes petites mains, pour les ranger de façon à pouvoir les charger dans les remorques. Pensez-y, j'ai neuf ans quand je commence ce fardeau et je suis le seul enfant de la famille à aider mon père. En récompense, il me donne trois cent francs pour chaque saison.

En partant au champ, je vois souvent mes copains joués sur la place du village ou de la Marne. J'ai choisi d'aider mon père et ce n'est pas drôle, je me souviens encore de notre réfectoire en plein champ, sous les tôles

ondulées et courbées posées sur le vert des betteraves. La hauteur au centre est d'environ soixante centimètres. Voyez, le confort pour manger à plat ventre ; c'est là dessous que nous partageons les repas avec des flamands venants de loin !

Eux, ils sont là toute la journée dans tous les temps en entreprennent souvent, trois ou quatre hectares par saisons. Le matin et le soir ils vont au champ et reviennent à pied à la ferme. Pour la nuit ils peuvent se rafraîchir, dans un seau d'eau et dormir sur des vieux matelas dans une pièce sans chauffage. Parfois, c'est sur la paille dans une des granges et pendant ces quatre semaines de chaque saison, ils ne voient pas leurs familles.

Nous sommes tous logé à la même enseigne sauf que nous avons nos proches et du feu à la maison. Pour ma part ce rythme galérien a duré cinq ans ! Il faut bien avouer que la jeunesse actuelle est vraiment privilégiée. Mais, elle connaît d'autres problèmes d'abandon des parents dès le plus jeune âge, pour trimer à deux dans le couple ; des soucis de drogues à l'école ou ailleurs, des problèmes de surconsommation de tabac, d'alcool...

Chapitre I

Des vertes et des pas mûres

Je suis né le 12 janvier 1944 à Nivelles sous les bombes allemandes, l'une d'entre elles est tombée, dans le jardin de mes parents, le lendemain de mon retour de l'hôpital, dans les environs de Monstrueux ; par miracle, elle n'explose pas !

Ma mère couchée avec mon frère Lucien et moi dans ses bras, regarde l'engin monstrueux du haut de son vieux lit, dans la chambre au premier étage et dans un froid glacial, cet hiver 1944. Tout au long de sa courte vie, elle évoque ces moments difficiles en nous racontant toujours cette histoire ; si elle saute nous partirons tous les trois.

Quand mon père revient dans la bicoque branlante qui bouge quand on marche sur les planchers dans les chambres à l'étage ; il s'approche près de nous, maman lui dit d'un regard effrayé : regarde là ! Il jette un coup d'œil à la fenêtre et dès qu'il voit le monstre d'acier de cinq cent kilos, mi-enfoncé dans la terre, il redescend les escaliers quatre à quatre, nous laissent là et part à toutes enjambées, chez sa sœur Lucie à quelques encablures.

Après la guerre mes parents déménagent pour habiter à Buzet, dans une vieille petite maison au bout d'un cul de sac. Nous avons quatre et cinq ans, nous allons à l'école située le long de la chaussée de Charleroi, à hauteur de Bois de Nivelles. A cette époque, je vois pour la première fois de ma courte existence et je m'en souviens toujours ; un mouton mettre bas sans aide dans une prairie qui longe le chemin de l'école. Nous sommes émerveillés mademoiselle Janine et moi ; de voir cette bête aux petits soins

pour ses trois agneaux, qui savent à peine se tenir debout. Ils bêlent pendant que maman moutonne n'arrête pas de les lécher. C'est un merveilleux spectacle.

Un jour Janine me ramène de l'école sur le porte-paquets de son vélo, dans un orage violent. Nous sommes trempés jusqu'aux os et lors d'un très fort éclair, nous sommes tombés par terre en ayant très peur.

Il y a l'histoire du porc de mes parents, une bête d'environ cent vingt kilos, qu'ils élèvent régulièrement avec de la nourriture saine. Pas comme actuellement pour le profit, ont leurs donnent n'importe quoi ! Voir, les affaires, FOGRA, VERKEST, & CO !

Un jour mon frère aîné et moi, décidons de jouer avec la bête. Nous partons dans l'enclos en forte pente, qui se trouve de l'autre côté de la cour et un peu décalé de la maison. Je monte sur le dos de l'animal en saisissant ses longs poils et ses oreilles, il commence à courir dans tous les sens, de bas en haut et inversement, pendant de longues minutes. Mon frère, lui tire par la queue dans la côte, on s'amuse comme des fous et l'animal gueule pour tout le quartier.

A un moment donné il rentre dans son étable, fait quelques tours, puis, il tombe sur son flanc en tremblant. Quelques instants plus tard, il ne bouge plus et devient tout bleu.

Nous frappons sur ses épaules et sur son dos avec nos petites mains, en criant : allez debout, réveille-toi, T'chou T'chou. Nous ne comprenons pas encore la gaffe. Nous retournons peinard à la maison expliquer aux parents, que le « T'chou T'chou », comme nous disons, ne se lève plus.

Nous accompagnons mon père d'un pas décidé jusqu'à l'étable. En entrant, il voit qu'il est mort, comme il n'a pas été saigné il réalise que la viande est irrécupérable ! Nous pouvons voir la détresse dans le regard de notre papa, qui vient de perdre une masse de nourriture qui nous était destinée.

Nous ne sommes pas fiers, quand il nous dit : c'est fini il est mort ! Il n'a pas la force de nous engueuler et nous ne réalisons pas le drame.

A notre retour à la maison et dès qu'il l'annonce à notre mère, Maria el' pourcha est mourt (Le porc est mort). Notre fête a commencé, je m'en souviendrai toujours. Elle nous fait monter dans le grenier aux fenêtres sans châssis ; là, commence les claques en veux-tu en voilà pendant de

longues minutes. Mon frère Lucien hurle et veut sauter par une des fenêtres. Elle le rattrape plus d'une fois de justesse. Plus il hurle, plus ça tombe. Moi, je suis blotti contre une poutre de la charpente, de temps en temps, j'en prends une au passage. Je pense que ma figure a brûlé pendant deux jours, et mes oreilles ont sifflés pendant huit jours.

Nous sommes déjà si pauvre et cette perte les a rendus fou furieux. D'ailleurs à cette époque, il m'arrive de manger des couennes de lard, de ronger des os de côtes de porc, jetées par des voisins, sur un tas de cendrées de poêle aux charbons. Je trouvais ça, si bon...

Voilà quelques anecdotes supplémentaires, hors du commun. Ma mère, reçoit des vêtements à gauche ou à droite et un jour d'hiver, elle m'oblige à enfiler un pantalon de fille rose, à grandes mailles, on voit mes jambes au travers, c'est horrible ! Je ne prétends pas partir à l'école comme ça, au risque d'avoir une danse. Vous pensez bien, c'est la honte ! En plus, elle dit toujours : mais, il te va bien ! Pour finir, elle accepte que je l'enlève et me donne une culotte courte.

Je me souviens du déménagement en 1950 en plein hiver d'Obaix-Buzet à Ophain B.S.I., dans des bancs de neige énormes, avec un ancien petit camion de l'armée, appartenant à mon oncle Achille Bauwens, le frère de ma mère. Il s'en est servi longtemps pour faire les marchés dans les villes environnantes. Imaginez le tableau nous sommes entassés les uns sur les autres, dans la minuscule cabine de ce petit véhicule, le chauffeur, les quatre enfants et les parents !

L'arrivée de nuit rue les Tiennes à Ophain B.S.I., dans cette baraque, plus vieille et inconfortable que l'autre, dans un froid polaire, n'est vraiment pas du gâteau. Il y a des tranchées dans la rue pour placer des conduites d'eau. Dans ce village, il faut aller la puiser à la pompe à bras, installée sur la place d'Ophain. Des gens désignés à tour de rôle, doivent démonter cette pompe pour la nuit, à cause du gel. C'est la tâche de ceux qui font partie de la défense passive, comme mon père.

Nous nous couchons pelle mêle sur des espèces de matelas de paille, disposés sur le carrelage cassé au rez-de-chaussée, nous sommes éclairé par quelques bougies, dans une odeur nauséabonde ; c'est la désolation complète dans ma petite tête.

Au lever du jour nous découvrons le désastre de cette baraque sans eau,

sans électricité, avec des dépendances détruites et un jardin lamentablement abandonné ; c'est affreux !

Nous commençons l'inspection des pièces de ce taudis, dans un désarroi perceptible chez tout le monde. Il y a quelques lambeaux de papier-peint, sur des murs partiellement déplâtrés, les châssis sont pourris, le grenier est rempli de neige, le plancher est troué par les rats, les lanterneaux sont cassés et des fuites à la toiture. Puis, il y a la soit disant vérandas ! Oh, la, la ! Une espèce de vieille serre rouillée en arc de cercle, quasi tous les carreaux sont cassés, il n'y a plus de porte... Mais ! C'est ici que nos parents ont achetés une ruine et choisi de nous élever.

Nous sommes petits mais après avoir fait le tour, nous ne sommes pas très heureux d'y habiter. L'électricité c'est affreux, il y a de bêtes fils côte à côte pendant au milieu des pièces avec une possibilité de visser des ampoules, de vingt-cinq watts, il y a des interrupteurs à tourner et des prises sans protection en bakélite ; la totale, quoi !

L'eau on doit aussi la prendre dans un puits mitoyen, situé à l'arrière des remises ; les parents descendent un seau à plus ou moins douze mètres de profondeur, il faut faire trois ou quatre manœuvres pour arriver à puiser l'eau ; l'Afrique quoi ! Après, il faut tourner à la manivelle pour le remonter. Cette tâche au début c'est pour les parents, nous n'avons que huit, six, quatre et trois ans.

C'est dangereux certes mais, nous allons de temps en temps jeter un coup d'œil au puits.

Les vieux meubles en piteux état sont à peine remontés, mis en place dans la baraque, le linge rangé et après avoir été deux ou trois fois à l'école, d'Ophain chez madame Leprêtre ; nous sommes accusés par José Gallette d'avoir volé des gants de cuir aux ouvriers, du "Service des Eaux", qui travaillent dans les tranchées, allant de la rue à la Marne, à la rue les Tiennes à Ophain. (1950)

Nous, tout petits ne comprenons rien à ce qui arrive, les convocations chez le garde champêtre Camile, à la maison communale d'Ophain. Il a l'air très sévère en nous interrogeant derrière ses grosses lunettes. Nous sommes terrorisés par cette affaire et nous avons peur de rentrer à la maison, puisque nous sommes engueulés comme du poisson pourri par les parents ! Alors, que nous sommes complètement innocents dans cette histoire !

Je me souviendrai toute ma vie du jour de la perquisition. Quand nous sommes rentrés de l'école, nous trouvons un spectacle de désolation complet. Ma mère pleure au milieu du fourbi que le garde champêtre a laissé pêle mêle ! Nous aidons notre pauvre maman à tous remettre en place, dans l'incompréhension totale de notre jeune âge.

Il prenait plaisir à ouvrir et jeter des petites boîtes par terre, qui ne pouvait pas contenir de grands gants de cuir ou de caoutchouc !

Nous n'avons plus jamais eu de nouvelle de cette histoire inventée par ce crapuleux fumier du village, qui profitait des nouveaux arrivants dans la commune, pour probablement se servir lui !

Plus tard, ça ne nous a pas empêché de faire les quatre cents coups avec les copains du village ; qui de temps en temps remettent l'affaire du vol des gants, sur le plateau ! Pour ma part, je suis mal à l'aise à chaque fois, j'ai beau dire que ce n'est pas moi n'y mes frères, je vois toujours un doute ! le.

Les histoires qui vont suivre, je les ai souvent entendues raconter par mon oncle, André Debroux, ma marraine Lucie Valcke, mes parents et leurs connaissances ; sur les atrocités commises par des soldats allemands dont certains ont une quinzaine d'années ! Ils entraient armés de fusils dans les maisons à Nivelles, faisaient sortir les occupants pour les exécuter dans la rue !

Il y a cette histoire qui m'a toujours bouleversé, un soldat belge qui vise et abat une femme enceinte, « belge » qui sort de la ferme Meurée, à Monstrueux, d'où elle est allée chercher son lait ! Les autres n'ont pas apprécié...

Une autre qui me revient : ce sont des soldats belges qui tendent des câbles, entre deux arbres, à hauteur du cou d'un homme assis sur une moto. Plusieurs motocyclistes allemands qui passèrent par-là pour surveiller les voies de chemin de fer à Bateurs, furent décapités. Ils continuaient à rouler un court moment sans tête et ça les faisait rire à mourir !

Il y a aussi la capture d'un « Bosch » dans un saule creux, qui signale les sites à bombarder sur Nivelles, par l'aviation allemande.

Il fallait les entendre lors de visites familiales assez espacée, vu les distances et les rares moyens de locomotion de l'époque, ils prenaient tout le temps du plaisir en racontant leurs souffrances.

Nous étions toutes ouïes et amusés sans trop comprendre. Quand ils parlaient du froid de la chaleur de la faim qu'ils vécurent, lors de l'évacuation vers la « France », avec des vieilles bicyclettes des poussettes des petites charrettes, c'était moins agréable ! Quand mon oncle André invoque son arrestation et sa déportation en Allemagne, pendant cinq ans ; c'est émouvant et à peine croyable que des êtres humains en arrive là pour la gloriole ou pour le fric !

Je me souviens encore très bien des histoires qu'il racontait, sur les supplices subis par les prisonniers « des camps de travail odieux ». Il y a par exemple : des gens comme des squelettes qui se font sodomiser devant tout le monde, pour une boîte de sardines en espérant survivre ! Pas de procès d'assise à ce temps-là ! Pour que nous ne comprenions pas ce langage, ils disaient entre eux : qu'ils pénétraient la ruelle au brin ou la tabatière !

D'autres témoignages de déportés que j'ai connus confirment aussi, le plaisir systématique de ces monstrueux dirigeants de guerre, de pays civilisés, faisant appliquer des actes physiques innommables, accompagnés de tortures mentales, qui continue de nos jours en 2003, dans les sociétés dites démocratiques !

Ma génération a grandi dans les récits d'horreurs commis par des « adultes » avides de pouvoir. Nos jeunes oreilles en ont entendu de toutes les couleurs : comme les brûlures de cigarettes sur tout le corps et particulièrement aux parties intimes, les écartèlements des membres avec des chevaux, ils faisaient boire de l'urine de l'un ou de l'autre, ils coupaient des oreilles, pratiquaient des pendaïsons aux yeux de tous, faisaient avaler des souris blessées aux agonisants, il y avait des flagellations publiques ; sans parler de la lutte contre le froid la faim ou la chaleur, pendant les dix-huit heures de travaux forcés par jour, avec du pain sec et de l'eau.

Depuis mon plus jeune âge je regarde les journaux télévisés, rien n'a fondamentalement changé.

J'entends toujours la même sérénade hypocrite des politiciens, du genre : plus jamais ça ! D'ailleurs, ils en inventent tout le temps pour énerver les citoyens et le monde du travail. Ça recommence toujours dans un coin ou dans un autre ! Sauf, une légère accalmie se produit au moment des élections ! La liste serait trop longue pour énumérer l'ampleur du désastre mondiale, au détriment du bien-être des populations de cette

planète ! D'ailleurs au moment où j'écris ce livre j'entends au journal télévisé, qu'ils ont trouvé des corps de femmes irakiennes le ventre ouvert avec plusieurs têtes d'enfants décapités à l'intérieur.

Encore un exemple, de barbarie de dictateurs, à l'époque des éphémères droits de l'homme...

Après quelques heures passées ensemble : il faut voir le tableau quand mon oncle et ma marraine enfourche leur vieille moto « SAROLEA », qui tombe toujours en panne et pour retourner d'Ophain à Monstreux, c'est la galère. D'ailleurs à chaque visite à notre baraque rue les Tiennes, mon oncle dit toujours à mes parents, en arrivant : n'avez n'y une clef un tournevis une pince ou une clef anglaise ! Tout le monde rigole à chaque fois.

J'ai eu une fois la chance de faire le voyage à moto pour aller en vacance chez eux, je dois avoir sept ou huit ans. Mon oncle roule très vite et je dois me cramponner à ses vêtements, jambes écartées, sur le siège arrière qui est très haut. Cette machine vrombit déjà à plus de quatre-vingt kilomètres à l'heure, dans une pétarade assourdissante sur les routes sinueuses en pavés, d'Ophain à Monstreux !

Une fois arrivé là-bas, la surprise est de taille pour moi, je crois voir une plus belle maison d'habitation que chez moi. Hélas, il s'agit d'un vieux grand bâtiment du patronage, dont les murs, jouxtent la cascade de la rivière dans un bruit assourdissant, sont maculés de cartes d'humidité.

Il n'y a que deux pièces, une toute grande d'environ quinze mètres de longueur sur dix de Largeur et six mètres de haut, tous les lits sont alignés sur la gauche et un tout petit local dans le fond à droite, de quatre mètres sur quatre, qui sert : de cuisine de coin à manger et de salle de bain.

Chaque semaine, mon cousin mes cousines et moi, prenons un bain au milieu de la pièce dans une bassine en galvanisé sans changer l'eau. Pendant ces vacances je passe mon temps à la réparation des nids de poule dans la rue, avec de la terre argileuse et des cendrées de poêle.

C'est à cause d'un différend avec le curé de Monstreux de l'époque, qui s'oppose farouchement, pour que cette famille ne puisse prendre possession de leur maison juxtaposée à la propriété de la Cure. Ils ont récupérés celle-ci un peu plus décente des années plus tard ! Il y a eu aussi un problème, entre le curé et une cousine mais, je ne me souviens plus très bien, je préfère m'abstenir.

Pour en revenir au village d'Ophain, la bande de copains est organisée et je ne suis pas exclu.

Un jour par exemple nous allons sonner aux portes, chez les personnes âgées, ils ne savent pas nous rattraper. Un autre jour nous décidons de lier deux clenches avec une corde et puis ont frappent aux deux portes. Il faut voir le tableau quand ils essayent d'ouvrir chacun à leur tour. Les gens viennent voir aux fenêtres d'en haut, ils gueulent tellement que c'est souvent des voisins qui vont enlever les liens. Nous, on se cachait plus loin en se bidonnant comme des tordus.

Un jour au soir nous avons une idée géniale, nous attachons un fil de pêche bien tendu à la fenêtre de la chambre chez Baptiste. C'est un monsieur plus âgé qui boîte et marche péniblement avec une canne.

Nous sommes cachés à deux derrière la petite chapelle place de la Marne et nous actionnons le fil comme sur une guitare, ça fait un bruit assez comique du genre : zion... on... zion... on... q.

Nous n'avons pas commencé de quelques minutes qu'il sort en marmonnant : si je les trouve je les tue ! Il devient fou en cette nuit d'hiver, il est environs vingt-deux heures, il nous poursuit avec un grand couteau.

Nous allons nous cacher dans les hautes herbes séchées d'un terrain vague gelé et partiellement enneigé, entre les habitations de Charles Borg et Vital Derrider. Nous avons très peur, il passe et repasse sans cesse non loin de nous et nous pouvons distinguer avec la pleine lune, la longue lame brillante du couteau qu'il tient dans une main et sa canne dans l'autre.

Il répète sans cesse : je vais les tuer ! Heureusement, il ne nous trouve pas. Depuis nous décidons de ne plus l'ennuyer après avoir lâché un merle, dans sa boîte aux lettres qui donne dans leur salle à manger. L'oiseau renverse quelques bibelots à l'intérieur et on entend marmonner Baptiste, quand il ouvre la porte pour laisser échapper le volatile. Nous rigolons comme des bêtes. Je reconnais que ce n'est pas très gentil, je n'aimerais pas que mes enfants fassent ce genre de conneries, envers des personnes âgées.

Celle-ci, n'est pas mal non plus. Un dimanche matin pensant faire plaisir à mes parents, je me lève avant la troupe et je veux rallumer le vieux poêle, de Louvain, pour qu'il fasse bon quand ils vont se lever. Aie, j'aurais mieux fait de rester au lit : je mets d'abord du papier journal et du petit bois dans le feu, je craque une allumette j'essaie de faire prendre le papier et remets les couvercles.

Quelques instants plus tard il ne prend pas, il me vient une idée : je vais chercher une petite tasse dans l'armoire, je la rempli d'essence par le robinet d'une vieille mobylette « KAPTAIN » de mon père se trouvant dans la cave.

J'enlève le couvercle central je vide le contenu de la tasse sur le bois, je craque une allumette, je m'approche et BOUM ! La déflagration, des flammes jusqu'au plafond, les couvercles sont cassés et dispersés dans la maison, le pot du feu est cassé et c'est comique parce qu'il penche vers le bas, les plafonds en Una lit qui viennent d'être peints sont tout noirs. Je suis un peu brûlé au visage et mes cheveux sont plutôt roussis et frisés !

En une fraction de seconde tout le monde descend à la queue leu, leu, en criant : mais qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ça ? Fallait voir leurs têtes effrayées dans les pièces enfumées.

Mon bonjour : Oh là là ! Des taloches et des taloches bien appuyées dans tous les sens ; j'ai pu passer mon Dimanche dans la cave. Comme quoi, il ne suffit pas toujours de vouloir faire plaisir.

En voilà une autre. Quelques semaines se passent et suite à des fouilles que je fais au-dessus du vieux W.C. extérieur, à planche, je trouve des ceinturons de l'armée équipés de nombreuses cartouches à balles de guerre. Je commence à en démonter quelques-unes avec un tournevis pour sortir la poudre, ou les filaments que je dispose à la suite l'un de l'autre et je bote le feu ; c'est marrant.

Mais au fil des jours et des semaines ça commence à m'intriguer de savoir, comment les balles partent ? Alors, il me vient une idée : faire sauter la bombe "H" comme je dis à l'époque à mes copains. Je rumine et mijote l'idée depuis des semaines. Soudain, un samedi je décide tout seul : demain la bombe saute !

Le lendemain matin c'est Dimanche il fait très calme : je me lève à sept heures en faisant le moins de bruit possible, il faut passer dans la chambre des parents et descendre une rampe d'escalier, pour atteindre le rez-de-chaussée et la cour.

Je vais chercher une cartouche dans ma cache, je la coince dans un joint vide entre les briques du seuil d'une des fenêtres de la remise, de la cour mitoyenne. Je l'enfonce au trois-quarts et sans hésiter je prends les ciseaux de couturière de ma mère et un marteau, je pose une des pointes au

centre de la cartouche et je donne un petit cou. Oh ! C'est le Bang de l'horreur, une déflagration terrible dans cette petite cour.

Je sens du sang coulé sur ma figure probablement avec des éclats de la douille en cuivre, ou avec des morceaux de briques qui m'ont ouvert les sourcils, mes oreilles sifflent forts et je n'entends plus grand chose. Quant à la balle je ne l'ai jamais retrouvée.

Mes parents arrivent en catastrophe, les voisins crient aux fenêtres : mais qu'est-ce que c'est ça ? Qu'est ce qui se passe en hurlant comme des putois ?

Dès que ma mère me voit je prends à nouveau la raclée de ma vie, je dégringole dans la cave sans toucher une marche. Vers midi je commence à crier pour sortir de ce trou noir. Je crie et je crie je veux sortir, j'ai peur et j'ai faim !

A un moment donné la porte s'ouvre je vois de la lumière je suis au bas de l'escalier. Ma mère lance une raclette vers moi, j'attrape le manche dans l'œil droit et la porte se referme.

Je commence à hurler de douleur en suppliant d'ouvrir, je sens que ça gonfle. Je pose les mains dans le sang de la cartouche et sur l'hématome qui me referme l'œil. On aurait dit une balle de ping-pong qui sortait de ma tête.

Comme ça n'ouvre pas, je décide de ne plus rien dire et de souffrir en silence. Un peu plus tard la porte s'est ouverte sans un mot. Je ne suis même plus pressé de sortir. Mais je me suis quand même décidé, pour aller me regarder dans un vieux miroir rond. Je ne suis pas beau à voir avec du sang séché un peu partout sur la figure et un œil bleu complètement refermé. Malgré tout ça je ne lui en veux pas.

Je me suis lavé la figure dans un vieux bassin avec un peu d'eau froide, en remettant le bord des plaies à leur place, dans des douleurs assez intenses, et puis j'ai attendu que ça se passe...

Heureusement il n'y a pas eu d'infection, parce que chez nous il n'y a rien pour désinfecter et nous allons rarement chez le médecin.

Un peu plus tard mon frère Lucien, son obi : c'est de tenir des pigeons voyageurs et moi les lapins de garenne. Il a aménagé un pigeonnier à l'étage d'une des vieilles remises à l'arrière de la maison. Il n'y a pas d'escalier, juste un trou dans un coin du plafond et il faut escalader pour pouvoir atteindre le haut.

Après un certain temps il commence à jouer aux concours avec le voisin, Alexis. Il fait des prix, surtout avec la petite roussette comme il disait d'une fierté débordante ; un Dimanche il fait même premier, à Saint Denis en France.

Un jour, ma mère me dit en son absence : va chercher quatre ou cinq pigeons pour souper. Je lui réponds et Lucien que va-t-il dire ? Elle commence à rouscailler, en disant : que c'est elle qui paye la nourriture...

Pour lui faire plaisir je prends mon courage à deux mains je grimpe dans le pigeonnier, qui est normalement interdit à tous par mon frère ! En arrivant les bestioles effrayées volent dans tous les sens, j'essaye d'en attraper et finalement j'arrive à en capturer cinq, des roussettes et des bleus maille-tés.

Pour les tués c'est facile j'ai déjà vu mon père à l'ouvrage ; il suffit de faire deux ou trois tours avec la tête et faire une traction. Après c'est moins agréable, il faut les déplumer et ça volent partout. J'ai à peine finis que mon frère Lucien arrive à la maison. Quand il voit ses pigeons sans plumes alignés sur la table, il bondit vers le pigeonnier. A mon avis quand il a vu que sa petite roussette n'était plus là, il a commencé à crier à hurler et à pleurer là-haut.

Ma mère me regarde d'un air embêté, en disant : aie, tu n'as pas vu que c'était la petite roussette ? Je lui réponds non et de toute façon je ne sais pas les reconnaître ! On croyait qu'il allait en faire une maladie.

Après quelques minutes, il quitte la maison en silence les yeux pleins de larmes pour aller chez Alexis, deux maisons plus bas, pour lui raconter son drame.

Il revient un peu plus tard avec la promesse d'avoir deux jeunes de ses champions et il est apparemment calmé. Mais il n'a pas mangé de pigeons pour souper ce soir-là. Nous, nous faisons miam miam à table, je reconnais que ce n'est pas bien !

Quelques semaines se passe et un jour tôt le matin nous entendons des cris stridents : aies ouïe aies ha... haha, venant de la remise. Mon frère Lucien arrive dans la maison la tête ensanglantée avec des plaies assez profondes, sur le cuir chevelu et au front.

C'est un chat qui se trouvait au pigeonnier probablement surpris ; il lui a sauté dessus au moment où il escaladait dans la pénombre, pour aller

nourrir ses bêtes. Ma mère lui a lavé ses blessures avec un peu d'eau dans le vieux bassin ; puis il fallait attendre la guérison.

Comme je dis plus haut, mon plaisir c'est d'élever des petites bestioles, j'ai en permanence une vingtaine de lapins, une douzaine de poules et quelques coqs. J'ai aussi à un moment donné trois ou quatre couples de pigeons de pied ; c'est une race avec des plumes aux pattes. Je les installe dans un petit grenier au-dessus du rang de cochons. Ce n'est pas pratique pour les atteindre, il faut monter sur une vieille chaise en bois aller à quatre pattes, pour donner à boire à manger et nettoyer leur espace. Mes pigeons, je dois m'en faire quitte assez rapidement parce qu'ils perturbent les voyageurs de mon frère. Pour les poules je construis un enclos contre la dépendance du cochon, avec de vieux piquets en bois et du treillis galvanisé. Pour s'abriter elles doivent monter à l'endroit où mes pigeons se trouvent.

Pour mes lapins j'ai l'aide du voisin hollandais Henri, pour couler des dalles de béton dans des coffrages fabriqués dans le jardin. Quand elles ont été dures nous les avons dressées pour faire une grande garenne, de deux mètres de longueur sur un mètre de largeur pour la femelle et les jeunes, et une d'un mètre de côté pour le mâle.

La toiture nous la réalisons avec de vieilles planches et du rouffing. Après, j'ai fermé l'avant avec du treillis à poule pour fabriquer les portes.

Ça ressemble comme deux gouttes d'eau à une ville bidon, mais ça va avec le style de la baraque...

Après cette fabrication archaïque, j'ai mes occupations après l'école et pendant les vacances pour soigner mes bêtes. Il faut m'échiner pour la paille sur les champs, de froment d'avoine ou d'orge ; chercher des pissenlits, du trèfle pour faire le fourrage, ainsi que stoker des betteraves fourragères pour l'hiver.

Je suis toujours content et fier de manger mon élevage au naturel délicieux dans l'assiette, le reste de la famille apprécie aussi. Ce passe-temps prend fin en 1955.

Mon frère, Gilbert est plus petit et ne s'occupe pas de nos affaires.

Mais, une soirée d'hiver lors d'une dispute avec un de nous, il nous donne la trouille de notre vie. (Je comprends, les parents d'enfants disparus) !